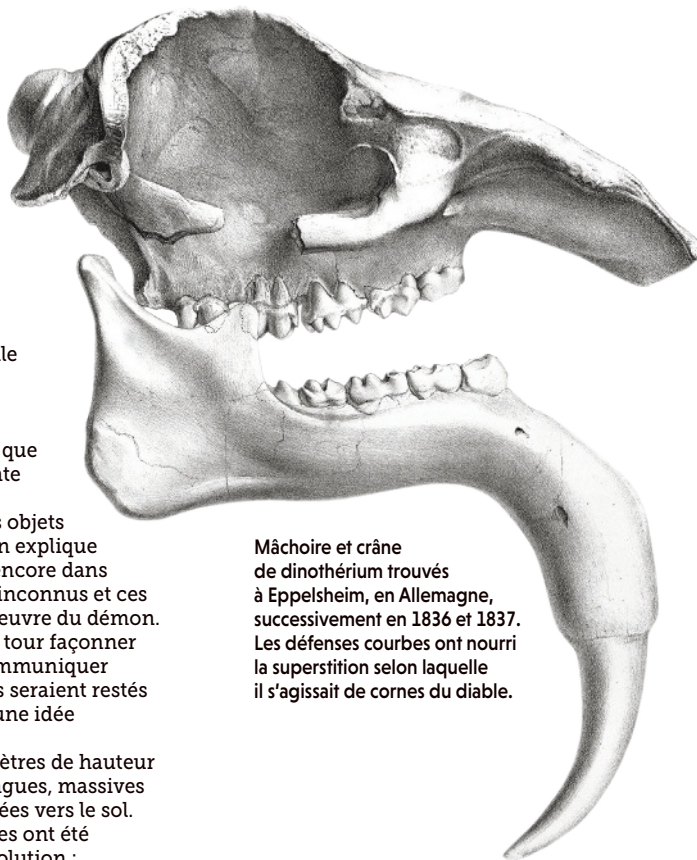


LES CORNES DU DIABLE EN TERRE DE GASCOGNE

En 1783, près du village d'Alan en Haute-Garonne, le chasseur attaché au palais des Évêques du Comminges avait vendu au trésorier des États du Languedoc, M. Philippe de Joubert, deux demi-mâchoires trouvées non loin du village, chacune armée de cinq dents énormes. Ces magnifiques spécimens furent ensuite vendus au marquis de Drée – dont la collection est entrée au Muséum. Ainsi, Cuvier, le professeur d'anatomie comparée, avait pu les reproduire dans ses *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes* (1812) ; il attribuait ces molaires à un tapir fossile gigantesque. Mais le chasseur avait brisé en deux parties ces imposantes mandibules pour les transporter plus facilement, dit-on. S'agissait-il seulement de les déplacer plus aisément ?

Averti de trouvailles diverses, Lartet se rend aussi souvent que possible sur les lieux, espérant répondre à la demande pressante du professeur Blainville et trouver des débris du dinotherium. Malheureusement, il revient souvent déçu car, entretemps, les objets ont été cassés, voire détruits. Dépit, l'avocat-paléontologue en explique la raison dans *Notice sur la colline de Sansan* : « On retrouve encore dans nos campagnes la croyance traditionnelle que ces ossements inconnus et ces coquilles pétrifiées enfouies dans nos terrains anciens sont l'œuvre du démon. Le diable, jaloux des créations du bon Dieu, aurait voulu à son tour façonner des formes animales, mais il ne serait point parvenu à leur communiquer la vie et le mouvement ; les débris de ces ébauches imparfaites seraient restés ensevelis dans les profondeurs du sol. » Avatar christianisé d'une idée qui remonte à Empédocle (v^e siècle avant notre ère).

Il se trouve que le dinotherium (géant de près de quatre mètres de hauteur au garrot) possède deux incisives à la mâchoire inférieure, longues, massives et en arc de cercle, deux défenses, donc, comiquement incurvées vers le sol. Fréquentes en Gascogne et parfois seuls vestiges fossilisés, elles ont été accusées d'être les cornes du diable « lui-même ». Une seule solution : s'armer de courage et les briser au plus vite.



Mâchoire et crâne de dinotherium trouvés à Eppelsheim, en Allemagne, successivement en 1836 et 1837. Les défenses courbes ont nourri la superstition selon laquelle il s'agissait de cornes du diable.

Cette faune inattendue fait rapidement la renommée du jeune passionné, à tel point que le professeur Blainville lui « passe commande » des fossiles qu'il souhaite étudier, les pattes du *Deinotherium*, par exemple, que personne n'a encore trouvées, ni en France ni ailleurs. Puis Blainville demande à Lartet de se mettre en quête de... l'humain.

Un peu subventionné, le paléontologue gersois organise autant de campagnes de fouilles que possible pendant les saisons agricoles creuses. Par tombereaux entiers, il fait rapporter ossements et sédiments à tamiser, extrait au petit marteau les fossiles de leur gangue tenace et accumule ses objets d'étude dans la tour du château médiéval restauré. Il se forme « sur le tas », bientôt aidé par l'ancien secrétaire de Cuvier et paléontologue pointu, le discret Charles Laurillard avec lequel il entretient une correspondance très formatrice et technique.

À l'autre bout du monde, un Écossais, Hugh Falconer, directeur du jardin botanique de Saharanpur (appartenant à la Compagnie des Indes), travaille à l'introduction de la culture du thé sur les pentes de la chaîne de basses montagnes située au piémont sud de l'Himalaya, les Siwaliks. Passionné de paléontologie lui aussi, herborisant sans doute, il arpente la

région avec quelques collègues ou amis. Les fossiles y sont nombreux, inconnus souvent, telle cette extravagante tortue terrestre (*Testudo atlas*, aujourd'hui dans le genre *Gigantochelys*) dont le périmètre de la carapace avoisinerait six mètres.

Pendant l'été 1836, au cours de l'une de ces courses paléontologiques, Falconer collecte un petit astragale. Sa forme l'intrigue, il le met dans sa poche où il ne prend pas beaucoup de place et y reste. Il a bien une idée quant à son propriétaire, mais n'est pas tout à fait sûr et préfère attendre avant d'en parler.

LE RENDEZ-VOUS DES SINGES

Le 18 novembre 1836, Falconer sort enfin l'astragale de sa poche, effectue des comparaisons et vérifie avec le talus d'un animal actuel : il est convaincu que le petit os est bien celui d'un singe fossile. Il prépare alors, avec son compagnon de fouilles, Proby Cautley, une lettre qu'ils envoient en Grande-Bretagne pour qu'elle soit lue aux membres de la Société géologique de Londres. Il ajoute dans le colis le talus avec lequel il a fait le rapprochement.

Au même moment, d'autres Britanniques explorent la même zone. William Baker et Henry Durand, deux ingénieurs de l'armée du Bengale

chargés des canaux, partageant cette même passion, découvrent une mâchoire inédite qui, à n'en pas douter, appartenait à un singe, «a gigantic ape». S'agirait-il du yéti, l'abominable homme des neiges popularisé au xx^e siècle?

Une semaine après, le 26 novembre, Baker et Durand s'empresent d'annoncer, dans la revue savante locale, le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, la découverte de l'hémimandibule d'une gigantesque espèce de quadrumane, un primate donc, et de grande taille (semnopithèque).

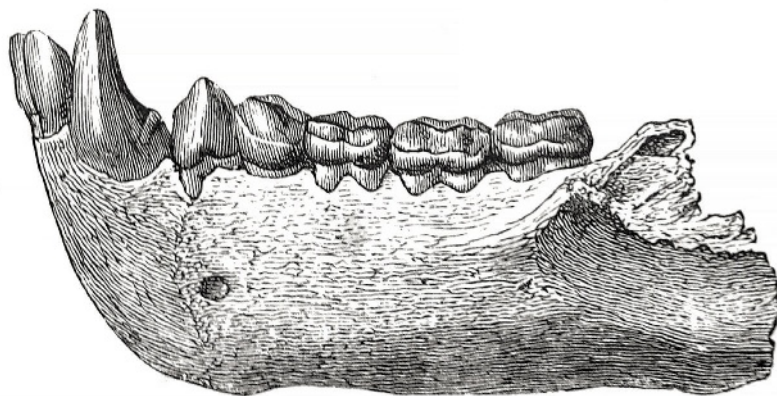
UNE MANDIBULE À PEINE PLUS GRANDE QUE CELLE D'UN CHAT

En France, les travaux des champs étant au point mort, Lartet a mobilisé une équipe de villageois fouilleurs pour continuer les recherches à Sansan et, le 2 décembre 1836, un ouvrier lui pose dans la main, à l'instant extraite du sol, une toute petite mâchoire, à peine plus grande que celle d'un chat. La dentition est complète, les condyles sont fracturés. La mandibule du premier primate fossile européen vient de sortir de la terre gersoise. Pour Lartet, l'animal se rapproche du gibbon.

L'hypothèse de la date du 2 décembre est plausible à la lecture des correspondances échangées avec Jules Desnoyers, bibliothécaire au Muséum et historien. L'autre interprétation possible – car une lettre s'est perdue en chemin entre Ornézan et le Muséum – est que la découverte du petit singe de Sansan (*Pliopithecus antiquus*) ait eu lieu entre le 2 et le 13 décembre 1836.

Les coïncidences sont souvent troublantes: entre le 18 novembre, donc, et au plus tard le 13 décembre 1836, soit en moins d'un mois, l'humanité prenait connaissance, autant dire presque simultanément, de l'existence, en Europe comme au sud de l'Himalaya, de primates fossiles de l'Ancien Monde. Ainsi, il est correct de dire que Lartet a découvert le premier singe fossile d'Europe. Falconer est le grand perdant de l'histoire, car sa lettre, datée du 18 novembre 1836, n'a été lue aux membres de la Société britannique que six mois plus tard. Quant à Baker et Durand, s'ils ont été les premiers à publier, ils n'ont pas été les premiers à découvrir.

En réalité, la priorité des découvertes de primates fossiles doit être donnée à Falconer, puis à Baker et à Durand, et enfin à Lartet. Mais en ce qui concerne les publications, la première parue est celle de Baker et Durand, la deuxième celle de Lartet, la troisième celle de Falconer et Cautley. Ces circonstances n'ont pas empêché Lartet et Falconer, de retour en Angleterre, de devenir de grands amis. Les deux savants confrontaient, vigoureusement parfois, des points de vue différents sur leurs sujets communs, les rhinocéros ou les grands proboscidiens, par exemple.



Mâchoire de *Pliopithecus antiquus* trouvée sur la colline de Sansan (longueur 5,5 centimètres).

Le 17 janvier 1837, en France, soit moins d'un mois après la découverte de primates fossiles en Europe, grâce aux conseils avisés et à l'entregent de Desnoyers, l'Académie des sciences dévoile cette information de la plus haute importance. La nouvelle gersoise fait sensation et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, professeur de zoologie et tenant du transformisme, prend la mesure de sa signification au moment même où il travaille sur les primates vivants: c'est une révolution pour l'histoire du passé de notre propre espèce.

En effet, les primates fossiles ne peuvent plus être considérés comme d'existence récente, issus du dernier jour d'une Création d'il y a quelques milliers d'années seulement, comme le croyait encore le sens commun. C'est une révolution de la pensée, en particulier parce que Cuvier, dont l'influence restait forte, avait écrit que l'on n'avait jamais trouvé de singes fossiles.

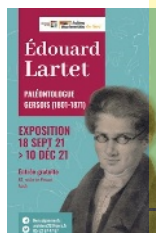
Pour sa part, Lartet était alors en quête de l'humain fossile, toujours introuvable. Le plio-pithèque de Sansan lui apportait donc une indication importante et un encouragement: puisque ce mammifère, très proche de l'homme, avait trouvé atmosphère et environnement propices à son développement, alors sans nul doute, l'humain avait pu, lui aussi, survivre au même moment. Las, ce dernier n'a jamais été trouvé à Sansan, mais ailleurs... et c'est un autre épisode fameux de la carrière si riche d'Édouard Lartet.

ET L'HOMME?

En 1856, comme si l'histoire avait décidé d'offrir une répétition vingt ans après la découverte des singes fossiles, le paléontologue est invité à venir examiner une précieuse relique chez M. Fontan, un collectionneur de Saint-Gaudens: «Et enfin, écrit celui-ci, je viens de découvrir une mâchoire inférieure de singe [sic] que j'aurais bien voulu vous soumettre.» Voici, s'il en était besoin, une confirmation capitale de l'existence de singes fossiles avec un primate plus grand et proche de l'humain que le petit plio-pithèque de Sansan.

À VOIR

À l'occasion du 150^e anniversaire du décès d'Édouard Lartet, retrouvez sa vie et son œuvre au fil de l'exposition **Édouard Lartet, paléontologue gersois (1801-1871)**, jusqu'au 10 décembre 2021 aux Archives départementales du Gers, à Auch. Outre des objets emblématiques issus de plusieurs collections publiques et privées, d'importants documents biographiques, dont un magnifique fonds de correspondances récemment versé, éclairent la carrière du paléontologue gersois.





Mais Lartet ne désarme pas et cherche le moyen de démontrer que la Terre avait aussi été peuplée d'aborigènes antédiluviens. Or, depuis plusieurs décennies, dans le nord de la France, Jacques Boucher de Perthes a collecté une impressionnante quantité d'instruments en silex. Il les nomme «haches taillées», sans parvenir à convaincre les autorités scientifiques de leur ancienneté. En effet, le poids de la tradition, de l'Église avec son influence politique, et de quelques très conformistes académiciens bloque toute avancée.

Pourtant les indices s'accumulent. Les grottes du midi de la France et, parmi elles, celles de l'Ariège à Massat, livrent au fils de Fontan divers outils en silex, des harpons en bois de renne, et même la gravure d'un profil d'ours sur le même matériau. Or, le renne ne vit plus en France depuis la fin de la période glaciaire. Lartet, paléontologue chevronné, sait que la faune froide, qui compte le renne et le bœuf musqué, l'ours, l'hyène et le lion des cavernes, le mammouth et le rhinocéros laineux, a migré de longue date ou s'est éteinte. Sa présence dans les grottes signe donc l'ancienneté de ces niveaux archéologiques. Malgré son intime conviction d'ancien juriste, manque le moyen de la démontrer. Car les grottes souffrent alors d'un présumé tenace, à

Le géologue et paléontologue écossais Hugh Falconer (1808-1865) découvrit des ossements fossiles de singe la même année qu'Édouard Lartet, mais au sud de l'Himalaya.

savoir que tout ce qu'elles contiennent proviendrait d'inondations torrentielles; c'est pourquoi leur contenu aurait été déplacé, roulé, mélangé, remanié, et ne fournirait plus aucune date d'occupation fiable. Certes, les cas existent, mais ne sont pas la règle.

L'avocat-paléontologue a soudain une idée. Excédé par l'opposition perpétuelle d'adversaires de plus ou moins bonne foi, en mars 1860, il tente d'emporter l'adhésion de tous par une démonstration dont il vient de tester et vérifier les moindres détails: les restes squelettiques de cette mégafaune sont gravés de multiples incisions. Ainsi la lame en silex taillé a attaqué les os de l'ours, du rhinocéros ou du bison, pour retirer la viande, la peau, récupérer les tendons, etc. Il fallait donc que des populations soient face à ces espèces disparues, les aient chassées, dépecées, pour façonner les beaux harpons de Massat. Pour être irréprochable dans ces affirmations, lui-même a vérifié sur des os frais avec une «hache» («biface» selon le terme actuel) offerte par Boucher de Perthes. Puis il a comparé avec la trace laissée par un couteau ou une scie en métal. Résultat: le profil de l'incision est en «v» avec une pierre taillée et en «u» avec une lame métallique.

DES FRAGMENTS HUMAINS À AURIGNAC

La réaction à cette publication téméraire et irréfutable est brutale: censure de l'article dans le compte rendu de l'Académie des sciences. Lartet, d'ordinaire patient et réservé, est furieux, mais non découragé. Aussi organise-t-il, la même année, une tournée d'automne des cavités du piémont pyrénéen.

Après un voyage de quelques semaines, avec un détour par Massat pour voir les grottes de la montagne du Ker décrites par Fontan, le paléontologue-archéologue s'arrête à Aurignac, bourgade du piémont, située non loin de la plaine de la Garonne. Il y a quelques années déjà, un correspondant, Joseph Vieü,

La mandibule du premier primate fossile européen vient de sortir de la terre gersoise